

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE



BULLETIN DE LI



N° 3 - SEPTEMBRE 1979

Visite de VIENNE

Avec près d'un an de retard, voici quelques notes pour évoquer notre sortie de juin 1978. Le site de Vienne, dans un amphithéâtre de collines qui s'ouvre sur le fleuve a, bien entendu, attiré la comparaison avec Rome. Il avait en tout cas une fonction de verro au nord de la plaine du Rhône, qui en fit une ville notable, capitale de l'Allobrogie celtique, et l'occupation romaine en 121 av. J.-C. Elle devint sous Auguste la tête d'une vaste cité riche la Gaule Narbonnaise, dont le territoire comprenait des bourgs (vici) comme Boutae (Annecy), Genava (Genève), Lemencum (Chambéry) et Cularo. L'activité commerciale était florissante grâce à la navigation sur le Rhône (les nautes et les utriculaires formaient de puissantes corporations). Le trafic s'appuyait sur une riche production agricole (céréales et surtout vigne donnant un célèbre vin poissé) et artisanale (céramique, mosaïque, etc.). A côté d'une élite romanisée (l'empereur Claude la cite en exemple pour justifier son projet de créer des sénateurs gaulois), on devine une population indigène nombreuse dans laquelle les cultes orientaux connaissent un grand succès (Mithra ; Cybèle) avant que le christianisme ne commence à la pénétrer : la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon sur les martyrs de 177 est la première mention du christianisme en Gaule.

Ces conditions historiques expliquent la beauté monumentale de la ville antique et l'intérêt des vestiges qui nous sont parvenus : le théâtre, plus vaste que celui de Lyon (130 mètres de

diamètre contre 108) avec notamment les sculptures animalières du « pulpitum », petit mur orné qui surélevait la scène au-dessus de l'orchestre ; l'Odéon, très semblable à celui de Lyon et où l'on donnait des concerts ; le temple d'Auguste et de Livie, le mieux conservé des temples romains de Gaule avec la Maison Carrée de Nîmes. On a pu reconstituer les dédicaces successives par l'emplacement des trous de scellement des lettres de bronze du fronton (« Romae et Augusto » à l'époque d'Auguste, puis Rome est remplacée par « Divae Augustae », c'est-à-dire Livie, après sa mort, sous Claude). Le secteur jalonné par les arcades et le grand mur, longtemps considéré comme un vaste escalier monumental reliant le forum au théâtre, représente en réalité, les fouilles récentes l'ont prouvé, l'emplacement d'un sanctuaire de Cybèle avec les divers bassins de purification des fidèles et le « théâtre des mystères ». On pourrait encore citer le cirque, dont la « pyramide » jalonnait l'axe central de la piste (la spina), des ponts, la substruction des quais, la forteresse de Pipet, etc. Retenons surtout les statues et bas-reliefs conservés dans la nef de l'ancienne abbatiale de Saint-Pierre, ainsi que les splendides mosaïques dont une partie seulement a pu être exposée. Les fouilles commencées en 1967 sur la rive droite, à Saint-Romain-en-Gal, ont mis au jour un quartier où se mêlent de luxueuses habitations (péristyles avec bassins, mosaïques) et des établissements industriels, notamment une teinturerie avec ses bacs à fouler. Des procédés originaux étaient utilisés pour arrêter l'humidité qui imprégnait le sol.

Capitale du royaume burgonde, siège d'un archevêché où résidait le Primat des Gaules, Vienne resta, au Moyen-Age, une ville active dans laquelle se construisirent de nombreux monastères. L'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre est obscure et compliquée. Il ne subsiste aujourd'hui que l'église abbatiale, trop vigoureusement restaurée au XIX^e siècle. Les murs latéraux, avec

Visite de VIENNE

Suite de la 1^{re} page

leurs rangs de niches (destinées à recevoir des sarcophages) encadrées de colonnes, sont très anciens et remontent peut-être au VI^e siècle. Les piles (refaites) qui divisent l'espace en trois nefs, furent ajoutées plus tard (époque carolingienne ?). Le clocher porche du XII^e est assez typique d'une série qui accompagne le Rhône, caractérisée par des étages assez courts de baies et l'emploi d'arcs polylobés (comme au Puy). Le campanile de St-André-le-Bas reprend le même thème avec plus d'élan. Cette abbaye, contemporaine de Saint-Pierre, fut également très riche et puissante. Son beau cloître qui avait disparu dans d'affreuses bâtisses a été dégagé. C'est maintenant une oasis verdoyante de paix. L'abside de l'église, avec ses colonnes et chapiteaux romains remployés (et sauvagement retaillés) est d'allure très archaïque (IX^e-X^e siècle). L'influence de l'art romain est du reste très visible dans la nef : les pilastres sont cannelés et portent des chapiteaux corinthiens ou historiés, ces derniers avec des réminiscences antiques (Samson combattant le lion ressemble à Mithra tuant le taureau). On fait les mêmes constatations dans les parties romanes (milieu du XII^e siècle) de la nef de la cathédrale Saint-Maurice, mais la plupart des chapiteaux, moins purs et plus chargés, s'éloignent des modèles

romains. L'abside, avec ses incrustations de ciment coloré (comme à St-Jean de Lyon) et ses hautes fenêtres, fut achevée au XIII^e siècle, tandis que les dernières travées à l'ouest nous font déboucher dans le XV^e siècle. La façade est d'une composition traditionnelle « harmonique », avec deux tours un peu courtes (et décorées par un incendie). Le regard est surtout attiré par les trois portails flamboyants aux lignes souples et au décor surchargé, d'une extrême virtuosité. On ne se lasse pas de détailler les personnages, bibliques ou autres, qui figurent dans les voûtes, les clochetons et baldaquins délicats et fleuronnés, les arcatures garnies de remplages complexes.

Bien que des œuvres majeures découvertes jadis ou naguère à Vienne aient été ravies à la ville (statue de Vénus accroupie au Louvre ; mosaïque des travaux rustiques au musée de St-Germain-en-Laye), celle-ci reste d'une étonnante richesse d'évocation que des fouilles, notamment près de Saint-Pierre, sont en train d'accroître. On ne peut que souhaiter voir aboutir le projet d'un grand atelier de restauration et d'un musée d'exposition des mosaïques antiques.

Robert BORNÉCQUE.

**voici
du travail
pour tous...**

Rappelant que « la France est de toutes les contrées d'Europe la plus riche en églises remarquables par leur architecture », la Société pour la Protection des Paysages et de l'Esthétique de la France a remarqué que « l'existence même de nos églises doit devenir l'objet de nos immenses préoccupations. Elles donnent au pays sa marque originale ». Le Comité fait partie de cette Société.

Mais ces églises sont moins fréquentées, et « devenant inutiles, il est tentant de les démolir ». Pour empêcher ces démolitions, M. de Sacy, Président, demande, dans son plan de sauvetage, « que lui soient signalées les églises abandonnées, menacées d'expropriation. Indiquez les églises en mauvais état, et qui ont besoin d'urgentes réparations, qu'elles soient protégées ou pas. Si tout le monde se met à la tâche, nous arriverons à obtenir les mesures nécessaires à empêcher la destruction de ces clochers, parure de nos villes et de nos villages », dit-il.

Apportez-nous, ou écrivez-nous à la Maison du Tourisme, ce que vous aurez remarqué autour de vous. Merci.

M.-H. FOIX.

Visite à la Fondation HÉBERT - D'UCKERMANN

Ayant quitté La Bâtie, en plein soleil, nous arrivons dans ce coin verdoyant et paisible de La Tronche où M. d'Uckermann veut bien nous guider lui-même et nous donner toutes les explications que demandent nos visiteurs.

Les parents d'Hébert acquirent ici une maison d'époque Louis XVI, harmonieusement proportionnée, et pour eux, non loin de leur appartement de la Grand'Rue. Trois jolis bassins ronds et un bois de charmille (que l'on revoit dans les tableaux d'Hébert) entouraient le logis et une petite ferme voisine. Hébert s'attacha à cette maison de La Tronche ; il y revint toute sa vie. Après sa mort, on y transporta le tombeau que l'on y voit encore, entouré des arbres du repos et des pierres qui le garantissent et le prolongent.

Autour des bâtiments, essences variées, charmes et buis sont demeurés, et les eaux de Fontaine Galante et Chantemerle miroitent dans les bassins, « tout concourt à maintenir ici une oasis de verdure et de paix ».

Il y a trente ans, M. d'Uckermann put recueillir dans ce havre une importante partie de l'œuvre du maître, M^{me} Hébert, sa veuve, ayant racheté un grand nombre de ses toiles. Agencés savamment, ces bâtiments furent unis avec des matériaux anciens, provenant de la villa Teyssère, elle aussi du XVIII^e siècle, villa démolie pour la construction de l'Hôpital Civil. Ainsi pouvait s'y loger l'importante œuvre du peintre, et ses souvenirs : son fauteuil, sa palette. On peut y voir une partie de l'œuvre italienne, si attachante, spontanée, et étudiée, qu'il s'agisse des aquarelles, dessins ou des grandes toiles, comme « La Malaria » (1850) du Louvre qui le rendit célèbre (une partie de ces œuvres se trouve maintenant dans le Musée de Paris).

Tout aussi importante est l'œuvre de portraitiste d'Hébert, et de figures qui ont constitué, en partie, l'exposition de l'été 79 : « Hébert et le Second Empire » à Paris. Car, à côté de l'œuvre du peintre, M. d'Uckermann nous a fait voir les riches souvenirs de son époque : artistes, écrivains, amis, société européenne, où domine la figure de la Princesse Mathilde, amie fidèle de toute sa vie, et qui laissa ici des ornements des portes de sa gondole ! Ainsi « le musée Hébert est plus qu'un musée d'art et de peinture ; c'est aussi un musée de l'esprit et de l'amitié : un musée de l'âme ».

C'est encore un musée vivant, dont témoigne la galerie où sont exposées les œuvres actuelles de Lansskoy, Laprade, Yves Brayer et autres. L'art vivant continue.

Hébert fit ses premières études de peintre à Grenoble, avec Rolland, élève de David, qui persuada son père de l'envoyer à Paris, aux Beaux-Arts. Le notaire Hébert y consentit, à condition que son fils étudiât aussi le Droit. Ainsi le jeune Ernest conquit la même année le Prix de Rome de Peinture et son inscription au Barreau.

Avec son Prix, il s'embarqua à Marseille pour Civita-Veccchia, où son lointain cousin était consul de France : c'était Henri Beyle-Stendhal ! Hébert vécut de nombreuses années à la Villa Médicis, comme élève, puis comme Directeur. Et l'on retrouve un peu à La Tronche le style des jardins de la Villa. Il mourut à La Tronche en 1908.

On reconnaît ici « le peintre italien », tout comme Stendhal était « milanese ». Il allie la beauté au pittoresque des personnages. Il fut encore pour les femmes du monde « le peintre du mystère, des regards, du rêve ».

A part Napoléon III, le Prince Napoléon, le Général de Miribel, le Général de Baylié, il fit peu de portraits d'hommes. Ses modèles ne sont pas vus dans une mondanité de surface, ce sont les héroïnes d'Hébert, ses confidentes, gardant leur personnalité propre.

Si la Maison de Paris, devenue Musée National, possède la plus grande partie de ses œuvres, la Maison Hébert de La Tronche garde, dans toute son ambiance, celle de la pensée créatrice, de travail accompli qui remplit une vie, et de l'aura familial.

Nous terminons la visite par celle des Sociétés Savantes, bâtiment construit dans le même style que la maison, quoique datant de ces dernières années, mais pour lequel M. d'Uckermann reçut le premier « Prix du Comité », ayant sauvé, restauré et intégré dans cet ensemble harmonieux deux portes anciennes du Vieux Grenoble, vouées à la démolition.

Quel heureux département que celui de l'Isère qui reçoit un tel joyau à conserver et à faire vivre.

LA BATIE,

dite "Ferme de l'Hôpital"

Il y avait deux postes avancés au Château de Montbonnot : la Bâtie d'en Haut, ou Bâtie Meylan, et la Bâtie d'en Bas, ou Bâtie Champrond, ou encore Bâtie St-Nazaire, car elle dépendait de cette paroisse. Toutes deux datent du IX^e siècle.

La Bâtie Meylan tient son nom du mas qui formait son enclos, elle en garde une tour ronde sur assise de pierre de taille. Recouverte de lierre, on aperçoit moins bien sa construction en briques, dont le dernier étage, où se termine l'escalier qui la contourne, est une pièce comblant ce vide ; elle servait de prison.

Car La Bâtie, dont Siboud de Châteauneuf fit don à Anne, passa au Dauphin Humbert I par son mariage (1292). Les deux Bâties ont appartenu encore à Jean II, Dauphin ; il les concède en 1315 au Chevalier Pierre d'Avallon. Avec ces deux maisons-fortes, ayant chacune leur tour, Pierre d'Avallon a aussi deux moulins, depuis longtemps disparus.

Mais peut-être Odon Alleman d'Uriage eut-il meilleur rendement du péage sur les bateaux de l'Isère ? A côté de La Bâtie, il y avait alors un bac à traîne, remplacé en 1873 seulement par le Pont suspendu. On conçoit que la navigation fluviale était bien plus intense.

En 1362, Henri, fils d'Hugues, avait la juridiction sur St-Nazaire et St-Ismier, « sauf le dernier supplice et la peine de sang » réservés au Dauphin. Triste privilège... En 1384, un second péage par terre à Montbonnot est adjoint à celui du port. Roudet de Commiers rend hommage avec un port contigu à La Bâtie, mais il partage La Bâtie en deux (1389), celle d'en Bas reste à Rodolphe de Commiers, celle d'en Haut va à Louis d'Arces, son oncle. Cette Bâtie, crénelée, deviendra, après quelques siècles, le Collège Agricole de St-Ismier.

Grande affaire « mondaine » : sous Charles VII, Louis XI est présent au mariage de Jeanne de Commiers, sœur de Raoul « le Bailli des Montagnes », avec Jacques, Baron de Sassenage ;

elle était dame d'honneur de Charlotte de Savoie, épouse de Louis XI, et dauphine.

La bonne tour résiste toujours ; la ferme s'étend. Cela ne l'empêche pas d'être confisquée « pour cause de contestation entre les Sassenage et Louis de Savoie ».

Et La Bâtie-Champrond passe, par mariages et héritages, aux familles de Beauvoir, aux Alleman, aux Bourchenu. Ceci nous intéresse, car Nicolas de Bourchenu, qui a épousé Isabeau de Sassenage, est enterré avec elle aux Minimes de la Plaine, dans cette chapelle des Alleman, sous une pierre où est gravé : « Ci-gisent les Chevaliers de Bayard et Bourchenu », avec les armes de Bayard et d'Uriage. Nicolas est décédé en 1621.

Il laisse à sa femme le choix d'un héritier : ce sera le magistrat Pierre Moret, seigneur de Bourchenu, qui, en 1631, prenait le titre de Sieur de Champrond. Il épouse en 1633 Philippa de la famille de Bouquéron. Son fils tient La Bâtie en 1704. Il la vend aux Frères de St-Jean de Dieu, de Grenoble, Pères de La Charité, établis en 1660 à l'Hôpital où ils soignent les hommes jusqu'en 1790. L'Hôpital Général succède aux religieux qui avaient encore, à cause de la Véhérie de Clérieux, « de prétendus droits sur le 12^e de la ville de Grenoble ».

L'étendue de La Bâtie était de 91 ha en 1857. En 1882 on en céda une partie pour la ferme-école de St-Ismier.

Le « Bois Français » dont on reparle aujourd'hui (55 ha) appartenait aussi à l'Hôpital. Et comme La Bâtie est une ferme active et prospère qui fournit toujours ses produits à l'Hôpital de Grenoble, on connaît plutôt cette antique Maison-Forte comme « Ferme de l'Hôpital » que sous son ancienne fonction de bastion, dont elle a, pourtant, gardé l'allure, en partie. Ses murs témoignent encore aujourd'hui de sa robustesse.

M.-H. FOIX.

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 25 F - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h 45 - 18 h 45

**PROJETS : Visite d'octobre : au Balcon de Belledonne
églises de St-Jean-le-Vieux, Champ, Château La Combe-de-Lancey**